

d'un portrait de femme en pied et debout. Tenter une pareille œuvre, c'est aborder une des plus grandes difficultés de l'art.

Ce reproche de souvenir inconscient, j'ai aussi à le faire à une composition intéressante et fort goûtée du public, que M. Duthoit a intitulée *Les Derniers sacrements*. Une barque traverse, de nuit, à la lueur incertaine des étoiles, une rivière. Une vieille femme en pleurs, la tête cachée entre ses mains, assise à la proue ; au milieu, le vieux prêtre, physionomie grave et triste, comme il convient à celui qui va aider un homme à mourir, l'enfant de chœur, souriant aux étoiles, portant la croix, puis le marinier, debout à l'arrière, dirigeant sa barque avec sa gaffe, c'est là tout l'équipage et toute la scène. Elle est émouvante parce que l'expression mélancolique cherchée par le peintre, s'en dégage aisément, mais l'ensemble des lignes de la barque et du paysage, rappelle d'une façon si frappante la célèbre *Mal'aria* d'Hébert, que ce rapprochement involontaire chez le spectateur comme il l'a été sans doute chez l'artiste, diminue la portée de son œuvre, consciencieusement traitée, du reste.

Le tryptique de M. Humbert, intitulé *Maternité*, occupe une place d'honneur, et c'est justice. Reproduit par la gravure, discuté ou loué par tous les critiques d'art qui ont écrit sur le Salon de Paris en 1889 ; ce tableau en trois parties, où la principale page représente une paysanne portant fièrement ses deux enfants entre ses bras robustes, est bien connu. Ceux qui l'ont déjà vu, le contempleront encore avec émotion, car l'un des deux panneaux contient le cadavre du fils mort pour la patrie, jeté sanglant sur un coin perdu du champ de bataille par une balle ennemie, et l'autre nous montre sa pauvre petite sœur, durement cour-